



HAL
open science

C'est en échappant à la vue que je m'apparais à moi-même

Bertrand Verine

► **To cite this version:**

Bertrand Verine. C'est en échappant à la vue que je m'apparais à moi-même. Études (critiques) sur la cécité: débats actuels et directions à venir, Marion Chottin, Hannah Thompson et Vanessa Warne, Jun 2022, Lyon, France. halshs-04413020

HAL Id: halshs-04413020

<https://shs.hal.science/halshs-04413020>

Submitted on 23 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

C'est en échappant à la vue que je m'apparais à moi-même

It is by escaping sight that I appear to myself

Bertrand Verine, Praxiling UMR 5267 CNRS Université Paul-Valéry Montpellier 3

Marion Chottin, Hannah Thompson et Vanessa Warne (dir.), *Études (critiques) sur la cécité : débats actuels et directions à venir*, en ligne, 30 juin - 5 juillet 2022.

Résumé

Cet article reconstruit le parcours de recherche qui m'a conduit à privilégier l'analyse des discours concernant le toucher, avec deux objectifs principaux : celui de comprendre par quels mécanismes il a été, pendant le dernier siècle et demi, mis en inconscience dans la culture occidentale, et celui de chercher par quels moyens on peut accompagner sa remise en pleine conscience.

Abstract

This paper reconstructs the way that my research followed to finally focus on touch, with two main objectives: to understand the mechanisms by which it has been, over the last century and a half, experienced unconsciously in Western culture, and to seek ways of bringing it back into full awareness.

Mots-clés : Toucher, Perceptions minorées, Foyer de perception, Vocabulaire tactile, Hiérarchisation sensorielle.

Keywords : Touch, Depreciated perceptions, Perceptive representations, Tactile vocabulary, Sensorial hierarchy.

Longtemps je me suis reproché de ne pas m'intéresser aux écrits de personnes aveugles, alors que je milite depuis plus de trente ans dans plusieurs associations typhlophiles, aussi bien dans le champ social que dans le champ culturel¹. J'ai d'abord attribué cette indifférence à l'illusion juvénile de m'affirmer comme personne en échappant à la détermination par le handicap, puis au projet d'être reconnu professionnellement pour ma capacité à analyser d'autres problématiques que celle de la cécité. C'est grâce aux romans de Jean Giono que j'ai

¹ Membre dès 1989 du conseil de gestion d'un des premiers services de scolarisation inclusive en France, je suis notamment devenu, à partir de 1993, administrateur de l'association représentant la Fédération des Aveugles de France dans le département de l'Hérault et, à partir de 1994, administrateur de l'association nationale GIAA (Groupement des Intellectuels Aveugles et Amblyopes), devenue apiDV (Accompagner Promouvoir et Intégrer les Déficients Visuels).

commencé à comprendre que ce manque d'appétence venait de ce que je ne me reconnaissais pas dans les écrits les plus connus des personnes aveugles, que ces écrits ne m'apportaient pas ce dont j'avais besoin pour me comprendre et me construire.

N'étant pas anglophone, je n'ai connu, de seconde main, que l'écume du bouillonnement théorique des dis/ability studies, et j'ai choisi d'en retenir seulement l'idée que les situations de handicap révèlent la diversité des capacités individuelles et la pluralité des vécus. Je voudrais ici résumer par quels tâtonnements je suis arrivé à l'intime conviction qu'il y a (au minimum) trois grandes manières d'assumer la cécité : l'une est la nostalgie de la lumière ; une autre est le recours à l'émotion et/ou à l'imagination ; celle qui me parle, et que j'essaie de travailler, est la culture des sens autres que la vue. Parmi eux, j'ai décidé de privilégier le toucher, avec deux objectifs principaux : celui de comprendre par quels mécanismes il a été, pendant le dernier siècle et demi, mis en inconscience dans la culture occidentale, et celui de chercher par quels moyens on peut accompagner sa remise en pleine conscience pour le mieux-être personnel et collectif de tous : aveugles, malvoyants et voyants.

1. « J'ai laissé mes yeux tranquilles, j'ai dit non : alors, et à partir de ce moment, tout ce qui était autour de moi m'a dit oui [...] »²

Le personnage aveugle de Giono, dont j'adopte le propos, ajoute : « et j'ai commencé à voir ». Le contexte indique sans équivoque qu'il entend par là *percevoir* ou *ressentir*, mais j'ai scrupule, pour ma part, à reprendre ce mot. Dans le témoignage que m'ont demandé Virginia Kastrup et Laura Pozzana, je raconte³ le conflit douloureux que j'ai vécu, adolescent, avec « l'obsession de la vision et de la lumière dans la communauté des aveugles français ». « le principal éditeur de livres en braille pour enfants avait pour devise *La lumière par le livre*, une revue s'intitulait *Et la lumière fut*, une autre *Horizon vaincre la nuit*, une troisième *La vraie lumière*, et sa devise était *Que la lumière soit pour les aveugles*. Cela a continué bien après mon enfance avec l'association Voir ensemble, la revue *Voir plus loin*, les noms de marques Audiovision (pour les films audiodécrits) ou Visiobracaille (pour l'informatique)... ». Or, « vers onze ans, je crois, j'ai oublié les couleurs, je n'ai plus su ce que signifiait *voir* ».

J'ai donc été enthousiasmé quand j'ai découvert, treize ans plus tard, cet écrivain alors mal évalué par la critique universitaire. Giono est, en effet, l'un des premiers auteurs à ne pas se réfugier dans le lieu commun de l'indicible et à se colleter avec l'exigence de décrire les perceptions autres que la vue pour tous ses personnages, y compris plusieurs protagonistes aveugles auxquels il accorde des rôles originaux. Deux de mes premiers articles de recherche (1992 et 1996) ébauchent l'analyse de cette écriture et de quelques-unes de ces figures d'aveugles. Je voudrais ici citer un peu longuement la méditation qu'inspire la jeune aveugle Caille au narrateur de *Mort d'un personnage*, Angelo Pardi⁴ :

² Jean Giono, « La main », dans *Solitude de la pitié, Œuvres romanesques complètes I*, Paris, Gallimard (La Pléiade), p. 484.

³ « La liberté d'être nous-mêmes », dans Virginia Kastrup et Laura Pozzana, 2015, *Histoires de cécités*, Talant-Dijon : Les Doigts Qui Rêvent, p. 47-48.

⁴ Il s'agit du petit-fils homonyme du protagoniste du *Hussard sur le toit*. Il ne se réfère ici qu'aux perceptions auditives et olfactives, mais le toucher joue un rôle important dans d'autres romans. Jean Giono, *Mort d'un personnage, Œuvres romanesques complètes IV*, Paris, Gallimard (La Pléiade), p. 191-192.

Certes, pour Caille, quoiqu'elle prononçât les mêmes mots que nous et que, parfois même, elle allât jusqu'à dire par exemple : « le printemps, ou la prairie, ou la mer », on voyait bien que, pour elle, c'étaient des mots ayant des significations différentes de leur représentation réelle, Caille, sur le seuil de notre porte, qui, de haut, dominait le Vieux-Port et tout l'ouest de la ville, disait : « La ville ! » Mais s'il y avait un peu de vent du nord, son visage était tourné vers les collines d'Aubagne ; s'il y avait un peu de vent du sud, son visage était tourné vers Allauch et, s'il n'y avait pas de vent, elle disait : « La ville », mais son visage était orienté vers la mer. Car les bruits qui pour elle étaient la ville, les vents les poussaient suivant le cas dans les couloirs ou dans les renforcements de l'amphithéâtre de collines blanches, et, quand il n'y avait pas de vent, l'extraordinaire plaque sonore de la mer décalait de son côté le mirage de bruit qu'elle appelait la ville. Si Caille se mettait à parler de la ville, on s'apercevait tout de suite qu'il ne s'agissait pas de cette image que nos deux yeux, au moment même où elle parlait, plaçaient sur tout le devant de notre tête, mais qu'il s'agissait, pour elle, d'une sorte d'existence intérieure non pas placée sur le devant de sa tête et à laquelle, tout en parlant, elle pouvait se référer, mais une création qu'elle composait elle-même avec les moyens du bord et dans la composition de laquelle à chaque instant elle courait le risque de se tromper. C'est pourquoi, tout en parlant, elle était constamment sur ses gardes ou aux aguets, car il lui fallait tenir compte que, pour nous, la chose existait sous nos yeux et nous pouvions lui dire que, pas du tout, ça n'était pas ça. Et alors on savait que, pour habiter notre monde et pour n'être pas à côté de nous un monstre, elle employait, avec une inlassable patience, des prodiges d'habileté. Instinctivement, on l'aimait à cause de ce travail supplémentaire qu'elle s'imposait pour nous. Car le mirage dressé par les bruits, les odeurs, les haleines de la ville existait pour elle ; elle pouvait très bien vivre avec lui ; qu'il soit décalé suivant le temps vers Aubagne, Allauch ou la mer, quelle importance pour elle ? C'était seulement pour nous que c'en avait. Et, malgré que, dans son âme, avec ces bruits et ces odeurs, auxquels se mêlaient les bruits et les odeurs de la mer et les bruits et les odeurs des lointaines collines sur lesquelles brûlait parfois l'incendie balsamique de forêts de pins, elle devait se composer avec le mot ville un monstre prodigieux dont la connaissance nous aurait pétrifiés de stupeur, elle avait la grandeur de tenir compte des vents et du calme et de ne pas trop désorienter son visage de l'objet que nous, nous regardions.

Alors même que certains psychologues contemporains de Giono théorisaient une pathologie cognitive des aveugles dans l'accès à la réalité conçue comme une et objective, le romancier pose intuitivement la pluralité des représentations et le dialogue entre les subjectivités comme conditions du partage des sensibles. Le narrateur appartient à la communauté majoritaire des personnes douées de vue, et considère donc l'image visuelle comme la (seule) « représentation réelle » à laquelle on peut « se référer » avec certitude. Mais il ne se contente pas de rejeter l'image plurisensorielle construite par la jeune aveugle Caille comme une « création » qui fait courir « le risque de se tromper », un « mirage », « un monstre prodigieux dont la connaissance nous aurait pétrifiés de stupeur ».

L'essentiel du passage est consacré à comprendre pourquoi et comment Caille construit cette image différente, et il débouche sur la prise de conscience de la relativité des « points de vue », puis sur l'admiration de la « grandeur » dont Caille fait preuve dans sa cohabitation avec les personnes voyantes. « Car le mirage dressé par les bruits, les odeurs, les haleines de la ville existait pour elle ; elle pouvait très bien vivre avec lui ; qu'il soit décalé suivant le temps vers Aubagne, Allauch ou la mer, quelle importance pour elle ? C'était seulement pour nous que c'en avait ». Il y a donc bien un point de vue dominant et des représentations alternatives dominées, mais elles sont susceptibles de reconnaissance mutuelle : d'un côté,

« pour habiter notre monde et pour n'être pas à côté de nous un monstre, [Caille] employait, avec une inlassable patience, des prodiges d'habileté » ; de l'autre, « instinctivement, on l'aimait à cause de ce travail supplémentaire qu'elle s'imposait pour nous ».

Comme je l'ai écrit bien plus tard, ce sont de telles pages qui m'ont révélé « le silence fait sur les sensations non visuelles [...] comme un paradoxe représentationnel et identitaire, dans la mesure où les quatre autres sens sont à la fois ce qui constitue les aveugles en sujets percevants et ce qu'ils devraient pouvoir le plus valoriser auprès des voyants » qui les possèdent aussi, même s'ils y prêtent beaucoup moins attention. « Afin de rendre pensable ce que pourrait être un point de vue d'aveugle, je [me suis donc mis à recueillir] dans les fictions occidentales contemporaines des extraits d'une ou quelques pages ne construisant que peu de références visuelles, voire aucune, au profit d'une focalisation polysensorielle ou privilégiant un des quatre autres sens ». Mais j'indiquais aussitôt que cette collecte a été longue et principalement livrée au hasard, car elle « ne peut pas être efficacement automatisée », puisqu'« il s'agit de repérer non de simples notations nominales (du type *la peau douce* ou *un goût d'eau salée*), mais de véritables séquences déployant textuellement le rapport d'un ou plusieurs foyers de perception à un ou plusieurs objets audibles, tangibles, sapides ou odorants ».

Cette difficulté méthodologique et le besoin de travailler sur des objets déjà reconnus pour espérer faire une carrière universitaire expliquent pourquoi c'est seulement à partir de 2007, à l'âge de 47 ans, que j'ai pris cette recherche à bras le corps, en suscitant deux projets pluridisciplinaires. Par des voies très différentes, ils ont eu pour but de vérifier si la rareté des représentations non visuelles, impliquant la difficulté de construire un « point de vue aveugle », était dans *la nature des choses*, ou si elle ne tenait pas plutôt à « l'absence de modèles textuels socialement valorisés pour l'expression [de ces] perceptions⁵ ».

2. « Un livre que je suis en train d'écrire parle des cinq sens, pour démontrer que l'homme contemporain en a perdu l'usage⁶ »

Le premier programme de recherche, intitulé *Dire le non-visuel*, a saisi l'occasion du bicentenaire de la naissance de Louis Braille pour lancer un concours d'écriture ayant précisément pour but de produire des fictions ou des témoignages qui donnent le rôle principal à un ou plusieurs sens autres que la vue. Le concours lui-même a donné des résultats mitigés. En termes quantitatifs, malgré d'importants soutiens institutionnels, aucun média grand public n'a souhaité relayer cet appel, si bien que son principal moyen de diffusion a été Internet et l'investissement de quelques personnes enthousiastes. En particulier, alors que deux établissements scolaires ordinaires nous ont adressé 17 textes, une seule structure accueillant des jeunes polyhandicapés s'est emparée du concours comme d'une opportunité pédagogique, en dépit des sollicitations adressées directement à de nombreux responsables. Au total, nous avons reçu 135 réponses, dont 32 de personnes déficientes visuelles. En termes

⁵ « À la recherche du point de vue aveugle », dans Raoul Dutry et Brigitte de Patoul, 2007, *La Peinture dans le noir : contributions à une théorie du partage des sensibles*, Voir (barré) 34-35, p. 100, 106 et 107.

⁶ Italo Calvino, « Mondo scritto e mondo non scritto », *Lettera internazionale*, 1983, cité dans la quatrième de couverture de *Sotto il sole jaguar*, Milan, Mondadori, 1995.

qualitatifs, le recueil des vingt textes primés par le jury⁷ montre bien l'extrême inégalité des contributions reçues, en mêlant certaines pages d'un grand intérêt sémantique et stylistique, et d'autres que je considère personnellement comme des erreurs de délibération.

Ces aléas, instructifs en eux-mêmes, n'ont pas empêché une équipe de deux historiens et six linguistes de tirer de ce corpus des conclusions significatives aussi bien pour la méthodologie d'analyse que pour la problématique elle-même des perceptions et de leur représentation par la langue (française, en l'occurrence) et par les discours. Les deux plus déterminantes pour la suite de ma recherche ont été de constater, d'une part, que les participant-e-s ont sollicité l'audition et l'olfaction de façon beaucoup plus massive et beaucoup plus explicite que le toucher ; d'autre part, que les autrices et auteurs déficients visuels ont exprimé beaucoup plus d'incertitude sur les perceptions tactiles que sur les autres sensations, au contraire des autrices et auteurs voyants⁸.

Pour le programme suivant, intitulé *Description verbale et perception haptique*, j'ai donc proposé à deux psychologues de renom dans le domaine du toucher, Yvette Hatwell et Édouard Gentaz, ainsi qu'à la sociologue Valérie Chauvey, spécialiste en accessibilité, d'essayer de conjuguer nos problématiques et nos méthodologies. Nous avons demandé deux séries de tâches à dix adultes aveugles congénitaux, dix aveugles tardifs et dix voyants aux yeux bandés : d'un côté, décrire une femme et un homme avec qui ils avaient été intimes dans leur enfance ; de l'autre, découvrir et décrire quatre petits objets courants. Même si j'aurais souhaité que nous parvenions à interagir plus spécifiquement sur chacune des questions posées, la qualité du corpus recueilli a eu pour mérite d'être compatible aussi bien avec l'approche de la psychologie expérimentale qu'avec celle de l'analyse linguistique des discours.

J'en ai, pour ma part, retenu trois résultats principaux. D'abord, la confirmation qu'il existe chez les personnes aveugles une expertise d'usage dans l'appréhension tactile de l'environnement, mais de manière mieux spécifiée que ce qu'on envisage habituellement : comme attendu, « les locuteurs aveugles congénitaux, contraints depuis toujours à aiguïser leur sensibilité tactile pour percevoir les objets, procèdent à une fragmentation plus précise que les deux autres groupes » ; mais « si les locuteurs aveugles tardifs apparaissent faire preuve d'une moindre sensibilité tactile, ils s'avèrent rationaliser davantage [...] et] recourent plus systématiquement à une procédure concertée d'exploration et de verbalisation⁹ ». Ensuite, alors que ces mêmes personnes aveugles tardives décrivent leurs proches en fonction du souvenir visuel qu'ils en gardent, les locuteurs aveugles congénitaux cumulent fréquemment les traits basiques de la description de personne [taille, corpulence, coiffure] avec une ou plusieurs caractérisations visuelles qu'ils tirent de l'interdiscours familial [couleur de teint et d'yeux, mais aussi avec] une ou plusieurs propriétés non visuelles émanant de leur expérience perceptive particulière [voix, odeur, mais également peau et contact des

⁷ Bertrand Verine (éd.), 2009, *L'Autre beauté du monde*, Lyon, Éditions de la Loupe ; Toulouse, CTÉB.

⁸ Lire notamment les chapitres 3 et 6 dans Bertrand Verine (dir.), 2014, *Dire le non-visuel*, Presses Universitaires de Liège.

⁹ « Séquentialité de la perception haptique et opérations descriptives : analyse qualitative du discours de trente locuteurs francophones sur quatre objets courants », dans Teresa Muryn et Salah Mejri (éd.), 2015, *Linguistique du discours : de l'intra- à l'interphrastique*, Francfort-sur-le-Main : Peter Lang, p. 227 et 228-229, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01314725v1>.

mains]¹⁰ ». Enfin, le plus troublant est que, malgré cette expertise de fait, presque tous nos informateurs manifestent « le sentiment de l'insuffisance de leur perception » et « la difficulté de conférer un statut valorisant au toucher¹¹ ».

Sans entrer trop dans le détail, les études sociolinguistiques sur d'autres situations de domination dégagent deux configurations principales. Quand les membres d'un groupe dominé (par exemple, les ouvriers, les personnes d'origine étrangère, etc.) se soumettent à la norme qui les dévalorise, ils ont tendance à reprendre dans leurs discours les stéréotypes stigmatisants, c'est-à-dire ceux qui expriment leur prétendue infériorité ou ceux qui forment la supériorité du groupe dominant. Au contraire, lorsqu'ils contestent la norme, leurs discours tendent à énoncer des stéréotypes contrestigmatisants qui valorisent leurs propres qualités ou qui déprécient les points faibles du groupe dominant (par exemple, les cadres, les natifs de longue date, etc.). Or nos informateurs ont pour particularité de privilégier les stéréotypes dévalorisants, c'est-à-dire à la fois ceux qui stigmatisent les personnes aveugles et ceux qui déprécient les points faibles des personnes voyantes. « Une telle configuration constitue peut-être une particularité de certaines situations de handicap, dont les protagonistes réfutent la valorisation systématique de la normalité qui leur est inaccessible, [mais] sans parvenir à valoriser les atouts non conventionnels qu'ils possèdent ».

Il me semble que cet instrument d'analyse doit pouvoir être utile aux études sur le handicap et, en tous cas, à celles sur les perceptions minorées par la norme visuocentrique. Pour ma part, c'est en espérant contribuer à produire des contrestéréotypes valorisants que j'ai entrepris deux nouvelles tâches : la première est d'accroître la diffusion des travaux scientifiques et des discours (littéraires ou ordinaires) qui donnent du toucher une représentation positive ; la seconde, d'inventorier le vocabulaire permettant d'exprimer les perceptions tactiles en français. Ces travaux étant collatéraux aux études sur la cécité, j'en donne ici un aperçu très simplifié.

3. « Toute une palette, tout un nuancier, tout un herbier sont à inventer, entre la main que son défaut d'égards conduit à faire main basse sur ce qu'elle touche et la main que son excès d'égard conduirait à ne pas même toucher ce qu'elle devrait toucher¹² »

Du côté de la revalorisation des perceptions tactiles, à la suite du travail fondateur de l'anthropologue David Howes, ont émergé des recherches scientifiques remettant en exergue les sensorialités minorées. Les historiennes Nélia Dias et Anne Vincent-Buffault¹³ ont notamment montré que la prédominance de la vue et la mise en inconscience du toucher dans les sociétés occidentales se

¹⁰ « Entre verbalisme et atypicité : la description de personnes par vingt locuteurs aveugles », *Langage et société* 159, p. 91.

¹¹ « Expertise d'usage versus dévalorisation de soi : vingt informateurs aveugles face à une enquête sur le toucher », *Travaux neuchâtelois de linguistique* 70, p. 81, 83 et 84.

¹² Éric Fiat, 2021, « Portrait de l'organiste et du soignant en maîtres du toucher », *Approches* 183, p. 166.

¹³ David Howes, 1990, « Les techniques des sens », *Anthropologie et sociétés* 14-2, p. 99-115. Nélia Dias, 2004, *La Mesure des sens. Les anthropologues et le corps humain au XIX^e siècle*, Aubier. Anne Vincent-Buffault, 2017, *Histoire sensible du toucher*, L'Harmattan.

sont radicalisées au milieu du XIX^e siècle, non sans foyers de résistance et sans contradictions. Au contraire, à partir du milieu du XX^e siècle, s'est enclenché un lent processus de remise en pleine conscience des perceptions tactiles, dont les expressions sociétales les plus manifestes ont été la déculpabilisation de la sexualité entre adultes consentants et la mode du sport. Cependant, le chemin à parcourir reste long dans le domaine de ce que l'anthropologue Christelle Sola nomme les « happerceptions professionnelles » : en témoigne la patience des observations ethnographiques et des entretiens d'explicitation nécessaires pour (re)donner sa juste place à l'apport incontournable du toucher non seulement pour les métiers d'art hérités de la tradition, mais pour de nombreuses tâches hautement technologisées¹⁴. C'est avec l'objectif de rendre plus accessibles et de favoriser l'interaction de ces travaux encore épars que je coordonne depuis 2019 le site internet <http://fondationdutoucher.org>.

La littérature accompagne ce mouvement historique et lui fournit des modèles discursifs de plus en plus nombreux et de plus en plus raffinés. D'une manière très schématique, qui ne doit pas masquer les irrégularités de détail, on peut décrire, depuis la fin du XIX^e siècle, deux processus non linéaires. D'un côté, beaucoup d'auteurs ont diversifié leurs sources perceptives, passant de la vue et de l'ouïe à des convocations d'abord métaphoriques, puis littérales, de l'odorat, du goût et du toucher. D'autre part, certains romanciers ont fait adopter par les narrateurs le *point de vue* d'un puis de plusieurs personnages. En combinant les deux processus, des auteurs d'abord isolés, tels que Stefan Zweig, Jean Giono ou William Faulkner, ont affiné le *point de vue*, au sens de foyer de perception, en ajoutant aux cinq sens externes ceux de l'intimité : perception interne du mouvement (kinesthésie), de la position (proprioception) et des autres sensations corporelles (cénesthésie). On compte aujourd'hui ces auteurs par dizaines, comme le montre l'échantillon présenté dans *Le Toucher par les mots et par les textes*¹⁵.

Du côté du vocabulaire permettant d'exprimer les perceptions tactiles en français, j'ai été moi-même étonné, en préparant mon livre, de devoir ajouter 87 entrées à la liste du seul dictionnaire spécialisé existant dans ce domaine¹⁶. J'ai surtout été choqué de constater que, malgré la grande qualité de leur travail, les dictionnaires d'usage sous-estiment ou, même, passent totalement sous silence les significations tactiles de nombreux mots. Par exemple, seuls quelques-uns des nombreux dictionnaires Larousse indiquent, depuis les années 1980, à l'entrée *Blottir*, l'acceptation de « Presser avec tendresse une partie de son corps contre quelqu'un, quelque chose », et aucun dictionnaire ne comporte, à l'entrée *Vibrer*, une définition du type [Faire ressentir, sur la peau ou dans l'intérieur du corps, une série d'impacts légers et rapprochés]. Ce faisant, les lexicographes reconduisent la hiérarchie des sensorialités héritée du XIX^e siècle et entretiennent dans la communauté francophone l'idée fallacieuse que nous manquerions de mots pour exprimer nos ressentis tactiles.

Or ce que montre l'écoute des discours ordinaires et la lecture des textes littéraires, c'est, au contraire, que pour produire des évocations suggestives, nous sommes loin d'avoir besoin de tout l'éventail des mots disponibles. Et, quand bien même tel ou tel mot ferait défaut, il suffit

¹⁴ Lire par exemple Christel Sola, 2015, « Toucher et savoir. Une anthropologie des happerceptions professionnelles », ethnographiques.org 31 [en ligne]. Caroline Moricot, 2007, « L'irréductible engagement du corps : le cas du pilotage des avions automatisés », *Communications* 81, p. 201-213. Céline Rosselin, Élodie Lalo et Déborah Nourrit, 2015, « Prendre, Apprendre et Comprendre. Mains et matières à travailler chez les scaphandriers », ethnographiques.org 31 [en ligne].

¹⁵ Éditions L'Harmattan, 2021. Lire aussi *Approches* 183, p. 122.

¹⁶ Jean-François Bassereau et Régine Charvet-Pello, 2011, *Dictionnaire des mots du sensoriel*, Lavoisier / Tec & Doc.

de ne pas céder à la facilité de considérer que ce dont on ne parle pas d'habitude serait *innommable* ou *indicible*, mais de poser simplement que ce ressenti n'est pas réductible à un mot unique, et qu'il est donc indispensable de le décrire, au même titre qu'une aventure ne se résume pas en un mot, mais mérite d'être racontée.

Voilà donc, en peu de lignes, à quelles conditions j'ai trouvé du sens à m'interroger sur la cécité et sur ce qu'elle peut apporter à la compréhension du vivant (biologique, personnel et social). Je conclurai en soulignant que la crise sanitaire de 2020 a révélé l'immaturation tactile de notre société. Dans un premier temps, elle a montré que la majorité de nos concitoyens n'avaient pas conscience de toutes les circonstances dans lesquelles ils touchent leur environnement, et qu'ils n'appliquaient pas le précepte éducatif, pourtant vieux de 150 ans, de se laver régulièrement les mains. Dans un second temps, elle a souligné que les autorités (médicales, administratives, politiques) restent dans une logique infantilisante du tout ou rien, puisqu'elles continuent à recommander d'éviter les poignées de main, alors qu'on sait désormais que le corona virus se transmet par la salive et par l'air respiré. Progresser vers la pleine conscience tactile serait donc un grand bond pour les personnes aveugles et un petit pas non négligeable pour l'humanité.